

GURTOV, Mel. *Global Politics in the Human Interest. Second Edition, Fully Revised*, Boulder, Colorado : Lynne Rienner Publishers, Inc., 1991, 287 p.

Liisa Coulombe

Volume 23, Number 3, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/703056ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/703056ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Coulombe, L. (1992). Review of [GURTOV, Mel. *Global Politics in the Human Interest. Second Edition, Fully Revised*, Boulder, Colorado : Lynne Rienner Publishers, Inc., 1991, 287 p.] *Études internationales*, 23(3), 660–662.  
<https://doi.org/10.7202/703056ar>

qui se relève de plusieurs siècles de décadence. Tout en voulant vulgariser à outrance les données, l'auteur n'a pas su clarifier, comme il le projetait, la question qu'il a surchargée de détails encombrants.

Adnan MOUSSALLY

Collège militaire royal de Saint-Jean,  
Saint-Jean, Canada

GURTOV, Mel. *Global Politics in the Human Interest. Second Edition, Fully Revised*, Boulder, Colorado : Lynne Rienner Publishers, Inc., 1991, 287 p.

La structure de cette deuxième édition de *Global Politics in the Human Interest* demeure la même que dans la première – parue en 1988 – bâtie autour des sept chapitres originaux. Seulement quelques ajouts sur des cas précis de changements intervenus depuis dans le système global viennent compléter le tableau que brosse l'auteur. Cette nouvelle version compte donc huit pages supplémentaires de texte et deux pages de plus en bibliographie, ainsi qu'un nouveau tableau, celui sur la distribution mondiale des revenus (p. 78).

Le lecteur regrettera notamment que les données empiriques n'aient pas été actualisées ; celles-ci dataient déjà, dans plusieurs cas, de 1983.

La parution d'une deuxième édition de ce livre général, qui sert désormais de manuel dans les salles de cours américaines, légitime une perspective qui se veut alternative. Sur le fond, la position de Gurtov face à son 'humanisme global' (*global humanism*)

n'est pas très claire par rapport aux deux autres perspectives d'analyse qu'il appelle, avec justesse, 'réalisme' et 'corporatisme global' (*global corporatism*). L'humanisme global, une sorte d'idéalisme engagé, s'inscrit dans une perspective qui reconnaît, et soutient même, une imbrication de plus en plus étroite de presque tous les domaines à l'échelle mondiale. Il tente donc de réconcilier l'intérêt humain avec ce qu'il identifie comme les quatre crises profondes, soit les droits de la personne, la participation démocratique, le conflit ainsi que le sous-développement et le sur-développement (pp. 42-43).

Gurtov pose, par exemple, le problème de l'émergence obligée de ce que la littérature anglo-saxonne a consacrée depuis près de dix ans déjà sous le nom de 'régime international' (p. 44). Ce concept porte pourtant le sceau des tenants du libéralisme économique qui, lui, se confond drôlement avec ce que l'auteur appelle le 'corporatisme global'. Parler d'un ensemble de principes et de règles consacrés en droit international et liés aux pratiques internationales serait plus convenable. Cela permettrait ensuite d'envisager l'émergence d'associations socio-politiques plus égalitaires ou cosmopolitiques qui viendraient transformer les rapports structurels mondiaux.

On peut, par ailleurs, reprocher à l'auteur un trop plein d'optimisme sur la portée des actions individuelles ou de petits groupes dans son traitement des événements intervenus dans une URSS désormais éclatée et en Europe de l'Est, de la destruction des forêts brésiliennes, tout comme dans les changements intervenus en Chine et en Afrique du Sud. Il est pourtant vrai que l'interdépendance croissante

se manifeste sous des formes coopératives et conflictuelles.

Somme toute, un livre accessible à tous dont le principal mérite est de remettre en question le gros de la littérature américaine qui tourne, à présent, autour de questions d'hégémonie étatique et d'expansion économique.

LIISA COULOMBE

*Research School of Pacific Studies  
Australian National University, Canberra*

SWATUK, Larry A. *Between Choice in a Hard Place: Contending Theories of International Relations*. Halifax, Centre For Foreign Policy Studies, Dalhousie University, 1991, 194 p.

Voici un petit livre qui ne manque pas d'ambition ! Il se propose de «démêler» le débat entre les grandes théories de relations internationales et de faire quelques suggestions pour le développement de la théorie dans l'avenir.

L'ouvrage est divisé en quatre parties : Introduction, Les grands débats post-behavioralistes et Vers quelle théorie ? Les deux parties centrales occupent la place la plus importante : de la p. 11 à la p. 133. L'introduction présente les objectifs de l'ouvrage tels que nous les avons mentionnés et précise ce qu'est une théorie. Celle-ci répond aux questions comment, quoi et pourquoi. Comment : elle est «une invention de l'imagination». Quoi : elle cherche à éclairer les tendances, les principes et les facteurs essentiels. Pourquoi : c'est son objec-

tif sur lequel divergent les internationalistes.

La deuxième partie sur «les grands débats» commence par poser «les blocs de construction» de la théorie des relations internationales : le réalisme et l'idéalisme. L'étude des relations internationales s'est préoccupée essentiellement d'une problématique unique : «Quelles sont les causes de la guerre et les conditions de la paix dans le système inter-étatique ?» Le premier grand débat a opposé les grands pessimistes (Hobbes, Machiavel, Thucydides), les grands optimistes (Kant et Grotius), Clausewitz, les idéalistes de l'entre-deux-guerres, le réaliste Carr, le scientifique Morgenthau et le précurseur du second grand débat : Waltz. Le second grand débat a opposé les behavioralistes aux traditionalistes. De ce second débat a émergé un pluralisme où l'auteur distingue entre les attaquants de l'intérieur et de l'extérieur contre le modèle traditionnel centré sur l'État. Les attaquants de l'intérieur sont les spécialistes de la politique étrangère : Brecher, Snyder, Allison, George, Janis, Jervis et Rosenau. Les attaquants de l'extérieur sont les transnationalistes Mitrani, Haas, Bull (The Anarchical Society), Nye, Keohane, Ruggie, Krasner et Young.

La troisième partie est consacrée aux débats post-behavioralistes. C'est Raoul Prebisch et l'école économique latino-américaine qui, à l'aide du paradigme structuraliste, lance cette nouvelle problématique sur les causes de l'inégalité économique. La variable dépendante est pour eux la disparité économique. Les précurseurs de cette école sont évidemment Marx, Hobson

et Lénine. Mais c'est Frank avec son concept de «dépendance», qui met en cause les théories libérales de la modernisation. Les post-dépendantistes : Wallerstein, Amin, Emmanuel centrent, quant à eux, leurs théories sur l'échange inégal. En 1979, Waltz rentre en lice. De son schéma antérieur, il passe à une théorie générale fondée sur un système international politique composé d'unités, les États souverains. Ce système a des caractéristiques : il est anarchique, puissant, décentralisé. Puisque les unités étatiques ont divers caractères : leurs capacités, on peut identifier des schémas régularisés de comportements. Elles cherchent à obtenir le plus de pouvoir possible pour assurer leur sécurité. Mais la lutte des unités étatiques est tempérée de deux manières par la structure du système. Premièrement, l'absence d'autorité assure que le comportement des unités sera compétitif. Deuxièmement, ce comportement est régulé par une socialisation d'en haut, c'est-à-dire l'émulation et la recherche du statu quo. Les relations interétatiques seront constamment définies en termes d'équilibre. Waltz critique aussi violemment Hobson, Kaplan, Lénine, Rosecrance, Wallerstein, Hoffman et les interdépendantistes. Swatuk conclut cette partie en affirmant que la recherche d'une théorie systémique qui tienne compte des phénomènes majeurs de la politique internationale reste une tâche difficile, car on ne saurait se satisfaire du paradigme néo-réaliste de Waltz, qui légitime la perspective des grandes puissances, en laissant de côté les petits États et les mouvements sociaux transnationaux qui veulent transformer la politique mondiale.

Dans sa conclusion – Vers quelle théorie ? – il émet quatre propositions.

Premièrement, la discipline des relations internationales est concrétisée par un vigoureux débat à propos de ce qui constitue l'approche théorique adéquate. Deuxièmement, il y a une relation étroite entre ce qui est et ce qui doit être dans la construction théorique. Troisièmement, la théorie sera toujours en retard sur la réalité. Quatrièmement, pour qu'une théorie générale des relations internationales émerge, une synthèse sera nécessaire.

Ce type d'ouvrage est utile et nécessaire. Il faut régulièrement faire le point sur l'état théorique de la discipline. L'auteur nous donne ici un incontestable panorama de la théorie. Cependant, la dimension restreinte d'un tel ouvrage nous laisse quelque peu sur notre faim. Dans un espace ramassé, on survole beaucoup de propositions et de questions. C'est dire qu'il faut avoir déjà une solide connaissance théorique pour lire un tel ouvrage. Enfin, le livre débouche sur des propositions intéressantes. Mais on voudrait que l'auteur nous donne quelques pistes pour aller vers cette synthèse qu'il appelle de ses vœux.

André DONNEUR

*Département de science politique  
Université du Québec à Montréal*

### **DÉVELOPPEMENT ET ASSISTANCE INTERNATIONALE**

HUGON, Philippe, COUSSY, Jean, SUDRIE, Olivier. *Urbanisation et dépendance alimentaire en Afrique sub-saharienne*. Paris, Sedes, 1991, 230p.